

« Prenez et buvez, ceci est mon sang »

S.G. Fenice

(fantaisie anonyme du 14^{ème} siècle)

Dans le quartier Saint-Blaise, tout le monde savait que le curé Dujonc avait un faible pour le vin de messe et les enfants de chœur. Certains prétendaient même qu'il s'enfilait son litre avant l'office et son jeune diacre, après. Dans les grandes villes, les gens sont parfois mal intentionnés. Mais aussi très bien informés.

Contrairement aux souvenirs et à la musique de Schubert, le vin de messe ne se bonifie pas avec le temps. De toute façon, le père Dujonc ne lui laissait pas le temps de vieillir en cave. Il vidait ses trois bouteilles quotidiennes en plus de ce qu'il descendait pendant la communion. Il lui arrivait quelques fois de vaciller un peu devant l'autel, les jours où il devait enchaîner quatre mariages et deux baptêmes. Mais de l'avis unanime des paroissiens et de l'évêché, c'était un bon curé. Certes, ça ne représentait qu'une petite centaine de personnes mais son patron s'était bien taillé une réputation internationale avec seulement douze aficionados. Le curé Dujonc avait moins le sens du miracle que son maître, après Dieu, hormis celui de faire croire à tous qu'il était un homme débonnaire et pieux. D'aucuns préfèrent le terme de *juste* à celui d'*honnête* qui doit fleurir trop les Lumières et la République. Le père Dujonc n'était pas précisément un homme *juste* mais plutôt *juste* un homme. Son vœu de chasteté ne l'encomrait pas plus que sa première soutane. Il aimait son prochain de préférence adolescent, blond et consentant, quand c'était possible. Ça ne l'était pas souvent. Bien sûr, des bruits circulaient un peu. Certains avaient entendu dire que... Untel avait bien remarqué... Quelques-uns refusaient de jeter l'opprobre mais... Les autres ne voulaient pas savoir. La foi et la lâcheté sont affaires intimes avec lesquelles chacun s'arrange comme il le peut dans le secret de sa conscience. Et de son miroir.

Et puis surtout, le père Dujonc approchait de la retraite. Que certains gestes envers de jeunes garçons aient été mal interprétés ne pouvait ternir l'honneur d'un homme qui avait consacré sa vie entière au service de Dieu, de l'Église et des hommes. Pour la communauté paroissiale, il s'agissait de ne pas fâcher son curé avec ces histoires à vomir debout. Convaincu qu'un bon bâton reste le meilleur moyen de mener un troupeau de brebis égarées, le père Dujonc dirigeait son cheptel avec autorité et admonestations. Quelques parents avaient parfois tenté de s'expliquer avec lui au sujet de ce que leur avait révélé leur fils. Il les avait chassés de son presbytère à coup d'excommunications et de blasphèmes jusque-là inconnus. La semaine suivante, le délateur avait eu le droit à un châtement mérité pour avoir menti et fait beaucoup de peine à sa

famille. À pleine bouche et tout avaler ! À dix ans, ça faisait passer l'envie de faire confiance à ses parents. Il n'y avait donc pas de caresses sur les parties, pas de doigtés rectaux, pas de rapports forcés, pas de fellations punitives, pas de crimes, pas de traces, pas de preuves, mais seulement une sale et méchante rumeur. D'ailleurs, une rumeur est toujours sale. Comme le plaisir.

Chaque dimanche matin, le curé Dujonc célébrait une messe à laquelle assistait une cinquantaine de fidèles. N'étant pas un véritable tribun, il récitait la même homélie depuis dix ans et clôturait la cérémonie avec une boutade, souvent drôle, concernant la vie du quartier. Une fête, le départ d'un commerçant ou les décisions municipales d'arrondissement. Ce jour-là, il y avait peu de monde. Beaucoup de baptisés perdent la foi en juillet et en août et la retrouvent, quelquefois, en septembre. En même temps que les antimycosiques. C'était un dimanche de milieu d'été, coincé entre une fête nationale et l'arrivée du Tour. Après l'office, la nef se dépeupla dans un murmure ponctué d'expectorations rageuses de vieilles bigotes un peu en avance à leur propre enterrement. Bientôt, il ne resta plus qu'un jeune homme, d'une trentaine d'années, qui s'approcha du curé et lui demanda s'il pouvait se confesser. Le père Dujonc goûtait peu ce simulacre d'aveux qu'il devait absoudre pour autoriser les fauteurs à mieux recommencer. Depuis vingt ans, il n'entendait que les mensonges habituels des catéchumènes terrorisés et les révélations méprisables de dévotes désespérément soumises à leurs cocus. Il accepta la requête du jeune homme parce qu'il était beau, blond et peut-être plein de péchés. Ou de promesses.

Le père Dujonc l'invita à le suivre et les deux pénétrèrent dans le confessionnal. Le jeune homme avoua ne plus savoir comment s'y prendre, ni par où commencer. Le curé lui répondit qu'il pouvait parler librement de ce qu'il voulait et peut-être débiter par ce qui le tourmentait. Il lui rappela aussi le secret de la confession et que tout ce qu'il dirait resterait confidentiel. Le jeune homme acquiesça et s'expliqua.

- Voilà, Père Dujonc. J'ai vu dans vos yeux que vous ne m'avez pas reconnu. Moi, je ne vous ai pas oublié. Et je ne le pourrai pas. Vous m'avez violé six fois lorsque j'étudiais le catéchisme avec vous, il y a dix-neuf ans. J'avais onze ans. Vous avez détruit mon enfance et une partie de ma vie. Malgré tout ça, je suis heureux. Je construis ma vie mais il y a encore trop de souvenirs qui m'encombrent. Comme ceux dans lesquels je revois votre sexe répugnant frôler ma bouche. Aujourd'hui, je suis venu vous faire payer pour ça. La justice serait trop clémente avec vous ; je vous tuerai donc moi-même. Et ce sera dimanche prochain. Pendant la messe. Votre dernière messe.

Le prêtre avait blêmi. Ce n'était pas la première fois qu'on cherchait à l'intimider. Mais cette fois-ci, ce n'était pas un môme ou un de ses parents, crétin et suant la trouille. Il ne distinguait pas les yeux de son interlocuteur mais sa voix était dangereusement calme et posée. Il s'efforça de reprendre ses esprits et de riposter.

- Je pense que vous commettez une erreur, jeune homme. Ce que vous dites là, qui est... évidemment monstrueux, n'a pu se passer ici avec...

- Ne vous fatiguez pas ! Il n'y a pas de procès, vous êtes déjà condamné. À mort. Il vous reste une semaine pour repenser à toutes vos saloperies. Moi, j'y repense chaque jour, depuis dix-neuf ans. Vous pourrez prier, si vous croyez encore à tout ça !

- Écoutez, tout cela n'a aucun sens ! Je répète que vous vous trompez et, de plus, je n'accepte pas que vous veniez me menacer dans la maison du Seigneur qui...

- Voilà ! Là, je vous reconnais mieux : lâche et sans scrupules ! Mais c'est vous qui vous trompez, ce n'est pas une menace, c'est une confession. Et tout cela restera confidentiel, n'est-ce pas ?

Le père Dujonc n'eut pas à répondre. Il entendit le jeune homme quitter le confessionnal et marcher précipitamment vers la sortie. Lorsque le curé quitta son siège, il était seul dans l'église. Le souffle lui manquait, il était pâle comme un suaire de Turin et tremblant comme à son ordination. Il flageolait dans sa robe qui ne serait jamais pourprée. Il se dirigea vers la sacristie et vida une bouteille entière en trois gorgées. Il avait peur, bien plus qu'il ne l'avait jamais eu des brûlures de l'enfer et de la chaudière. Il vécut la semaine la plus terrible de son existence au point de prier sept fois par jour et en latin. Ça ne l'apaisa point. Il dormit peu et mal. Il fut d'une humeur exécrationnelle et d'une agressivité mal contenue. Au moins, le jeune diacre connut un peu de répit et put cicatriser.

Le dimanche arriva. Le père Dujonc n'avait jamais cru à la sacralité de la confession et ces derniers jours ne l'avaient pas converti. Quinze minutes avant le début de la messe, quatre policiers en uniforme étaient postés devant la porte de l'église et fouillèrent chaque arrivant. Huit autres s'étaient installés dans les travées sous la responsabilité d'un inspecteur passablement affligé de passer sa matinée dans ce genre d'endroit. Mais le commissaire principal avait été sensible à la demande de protection du curé, quoique mystérieuse, et n'avait pas voulu prendre le risque qu'un prêtre se fasse assassiner dans son secteur. Le père Dujonc commença l'office en expliquant à l'assistance que ces mesures de sécurité exceptionnelles étaient préventives et pour le bien de tous. Personne ne s'en offusqua et le curé déroula sa messe comme à l'accoutumée. Rien ne vint la perturber, à la grande déception de l'inspecteur qui s'ennuyait ferme et aurait bien aimé un peu d'action. Tout fut bâclé en moins d'une heure et les fidèles quittèrent les lieux après la bénédiction. Le père Dujonc se retira dans la sacristie, soulagé. Et vivant. Il vida une demi-bouteille de vin blanc pour se calmer complètement et commençait à se changer quand son téléphone sonna. Dans l'abside, les policiers attendaient pour rentrer au commissariat. Il décrocha.

- C'est moi, Père Dujonc.

- Vous ? Oui, et alors ?

- Nous sommes dimanche et vous allez mourir, comme prévu. Pour tout ce que vous avez fait. À moi et à des dizaines d'autres.

- Ça suffit maintenant ! Vous avez fait votre numéro, c'est très bien. Maintenant, vous allez me laisser tranquille sinon je vous passe la Police qui n'est pas très loin !

- Oui, j'ai vu cela. Je vois que vous savez garder un secret. Mais ça ne va rien empêcher du tout. Je suis passé dans la semaine et j'ai livré le nouveau stock d'hosties à votre diacre. Je lui ai dit ce que j'allais faire et pourquoi. Il m'a bien aidé. Ces hosties, que vous avez mangées, comportent un ingrédient de ma composition. Je suis professeur de chimie, Père Dujonc. C'est une farine à base de curare et d'éléments de mercure, entre autres. Vous avez dû sentir le goût un peu... amer, n'est-ce pas ? Vous m'avez empoisonné pendant des années, c'est à mon tour désormais. Vous êtes le premier à l'expérimenter mais, selon mes prévisions, la mort doit subvenir dans les quelques minutes qui suivent l'absorption. Allez au diable maintenant !

- Vous êtes un clown, espèce de petite crapule ! Et un menteur ! Trente personnes sont venues communier tout à l'heure à l'office et ont mangé ces hosties. Pas une ne s'est effondrée sous mes yeux que je sache !

Il y eut un silence. Le père Dujonc allait raccrocher quand son interlocuteur reprit la parole.

- C'est vrai. Mais j'ai oublié de vous dire quelque chose. Ma préparation n'est active que si elle est mélangée immédiatement, et en fortes proportions, à un acide phosphorique. Du H_3PO_4 , précisément ! Sans quoi, elle est inoffensive.

- Qu'est-ce que c'est encore que ces balivernes ?

- Rien que de la chimie, Père Dujonc. De la science, pas de la superstition ! L'acide phosphorique est une molécule de fermentation assez courante. On la retrouve dans beaucoup d'aliments, vous savez. Et notamment dans ...le vin.

© S.G. Fenice, 2005. Ce texte est protégé en vertu des textes nationaux français ainsi que des directives européennes et Traités internationaux sur la propriété intellectuelle. Il ne peut être reproduit sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit sans l'autorisation écrite au préalable d'Horizons Noirs ou de l'auteur. Présenté sur internet par le site Pagenoire.com